

**A L'OMBRE DES ARBRES #3**  
**Septembre 2013**

**QUELQUES TEXTES  
DES ATELIERS D'ECRITURE  
TRANSMIS PAR LES PARTICIPANTS**

**Ateliers avec :**

**Louise Lambrichs  
Patrick Laupin  
Roger Dextre  
Julie Villeneuve  
Virginie Lou  
Anne Brouan**

Ce long couloir de château, côté portes il est lourd, chargé d'un inconnu qui risque, à peine pousserait-elle un battant, de déferler comme sous une trop forte pression.

Derrière ces portes, des merveilles ? Peut-être mais elle les sent figées, alourdies de présence, d'un passé ; d'un passé de château refermé sur lui-même.

Mais côté rangées de fenêtres, la lumière pénètre, fait reluire le parquet ciré. Les fenêtres sont très hautes et elle peut voir la terre et le ciel. Leur verre ancien, un peu dépoli, brouille la vue ; alors son regard s'en va, enfin elle respire.

Des tâches de couleur vibrent. De grands tableaux s'éclairent, se créent, tout au long de son avancée ; parfois des flèches de lumière pointent des couleurs sur ses pieds, alors le sol devient tapis, pré.

Elle est dehors, elle est dedans, le couloir l'emmène, l'emmène.

**ATELIER  
AVEC  
LOUISE  
LAMBRICHS**

*Angélica D*

A partir d'un  
fragment de  
texte ...

Toutes les villes de son errance témoignent de ses attaches. Il suffit de s'entretenir avec « le milieu culturel local » (ainsi appelait-elle ces cercles d'écriture qui fleurissaient partout alors) ou, de préférence, au hasard aux petits dealers du coin (elle avalait à l'époque des quantités effroyables d'amphétamine) pour retrouver l'hôtel, le squat, le morceau de chambre qu'elle avait habité afin d'y découvrir, offert, ce que sans le savoir, elle avait toujours désiré.

Dans ses déambulations, le café littéraire d'Erfurt brillait comme ces néons dédiés à la destruction des mouches et autres insectes. Elle venait, comme soumise, s'y réfugier au risque de s'y dissoudre. La coutume était de se retrouver le mercredi soir, d'y écouter les uns et les autres lire un récent poème ou projeter quelques séquences d'un film en cours de tournage. L'exercice durait jusque fort tard, sourdement supporté d'une bière épaisse brassée dans l'établissement ou pour les filles, d'un verre ballon de vin rouge français. Sa timidité entravait ses interventions et lorsqu'elle se décidait à délivrer son texte, elle déplaisait plutôt en raison de son inconvenance.

Ceux qui la connurent alors la décrivent comme un oiseau pris au piège, entré comme par effraction par une porte ou une fenêtre mal fermée, se heurtant au mur, à la chambranle de la cheminée, au plafond, dans l'espoir vain de découvrir ce que, peut-être, sans le savoir, meurtri, affolé, il ne désirait plus. Et l'on imaginait parfaitement ce corps émacié se consumer prestement (avec un petit bruit sec semblable à la détente d'un ressort que l'insecte déclenche lorsqu'il frappe la lampe).

L'opium, après la désorganisation du haut-état major suite au désastre de Dien Bien Phu, atteignait des prix considérables. Comme avant chaque changement de substance, elle se projetait dans des randonnées fabuleuses, incapable de se poser, reprenant les liasses de manuscrits qu'elle avait couchés au fil des jours sur des cahiers d'écolier, essayant de leur donner cette cohérence qu'elle ne possédait plus, désordre que ses « amis » chaque fois attribuaient à une déception amoureuse.

*Patrick R*

**ATELIER  
AVEC  
LOUISE  
LAMBRICHS**

Elle décrivait toujours ses fugues comme une nouvelle étape du parcours en spirale de cette hélice métallique, acérée, coupante, dont le nouveau tour, au-dessus d'elle clouée au sol, rapprochait du moment fatal de la morsure. L'irrésistible descente, disait-elle, n'était point régulière mais dépendait lourdement des villes où elle décidait de faire étape. Vienne et Erfurt, Vienne surtout, étaient propices à un affaissement brutal de la machine. Comme Celan et Bachmann, l'un à l'égard de l'autre, elle s'était arrêtée à emprunter des phrases entières à ceux-ci pour dire sincèrement, tant les mots sous l'emprise des outils encore balbutiant de la publicité, prenaient une signification duplice. Avec Leurs mots fleuraient un sens non ambigu : le bourreau autrichien ne peut passer pour la victime de l'Anchluß ! Comme eux, on l'accusa de plagiat. Chaque condamnation voyait l'hélice inexorablement descendre.

Elle a souvent raconté (l'absorption massive de cocktails de somnifères y contribuait évidemment) comment cette pression de l'hélice avait brusquement empirée lorsque son vocabulaire devint plus ordurier. Elle le disait en riant découvrant sa denture affreusement mutilée par les drogues, mettant mal à l'aise ses auditeurs dans les arrières salles de café qui tenaient lieu pour les auteurs locaux de salon littéraire.

Dans la fumée, la bière épaisse, le bruit des stylos tombant avec un éclat sec sur le sol, de plus en plus mal tenus tandis que s'accumulait la consommation d'alcool, faisant d'un geste habile de ses doigts tournoyer sur la table un rond de bouteille en carton ventant la brasserie attitrée du café, elle revoit la plage où, d'un pied ferme, enfant, elle traçait dans le sable les gros-mots qu'elle avait appris dans la cour de l'école, tout frais, ne délivrant encore qu'une portion infime de leur sens, lourds de révélations, que la mer, dans son ronronnement d'hélice, revenait périodiquement effacer, se sentant disparaître dans l'écume, son espace se réduisant progressivement aux dimensions de sa robe avant de disparaître, disait-elle, pour toujours, satisfaite d'avoir profané ces lieux les plus purs, les plus menteurs qui vous léchaient les pieds en bouillonnant (et le sable, grain à grain sous la plante des pieds, s'écoulait vers la mer) avant de vous avaler, tout cru, dans un mouvement circulaire de faux. *Patrick R*

C'est une maisonnette au seuil des garrigues.

Le troupeau de moutons passe chaque matin laissant derrière lui des odeurs de suint et un cortège de pétoules noires que mon cousin s'amuse à manger ; il me dit que ce sont des réglisses.

L'été, on met les melons à rafraîchir dans le seau en le plongeant dans le puits. J'entends encore le lourd tintement du fer heurtant la surface sombre de l'eau.

Il y a un immense figuier près de la carrière, une fleur de pavot mauve dans un délicat feuillage gris bleu poussé là au hasard sous son couvert, et plus loin au bord du chemin, un câprier aux fleurs blanches étamines d'étoile près duquel est enterré un chien aimé.

A la fin de chaque été, un vagabond au turban blanc sale vient manger les figues violettes, il a une vieille bicyclette rouillée, c'est toute sa fortune...

*SBC*

**ATELIER  
AVEC  
PATRICK  
LAUPIN**

Ce matin-là, la brume languissait dans la vallée. La lumière prisonnière dans un halo de stupeur demeurait grise et blafarde jusqu'aux abords des maisons. Il est rentré de bonne heure. Sur la table ronde, il y avait encore les bols à moitié pleins de bouts de pain trempés dans le café au lait sucré. La boule est entrée avec lui comme une flèche qui prend le temps de faire mal. Elle n'est jamais ressortie. Etrange désastre qui broie et devient cher. S'y accrocher n'a pas de sens, s'en défaire abolirait l'absence. Le pain imbibé s'est noyé dans le bol. Il était si pâle, aussi pâle qu'un mort. Les mots, je ne m'en souviens plus. Ils ont pourtant laissé des traces. Ils ont creusé chaque nuit, ils ont traversé les crépuscules et les aurores. On ne le sait pas, on s'agrippe à une douleur pour ne pas disparaître. Pour renaître à chaque début de jour : petits phénix aux ventres pleins, aux ventres vides. Il restait quelques miettes sur la table. Personne ne songeait à les ramasser. Il n'y avait plus que ça pour se dire vivants : des miettes de pain rassis éparpillées autour des bols à moitié vides. Après, je ne sais plus, les mots ont disparu dans la brume. Ils sont si distraits, ils s'égarerent dans le silence, ils se perdent dans le vacarme des sens. S'est-il écroulé ? Il avait reçu la flèche en plein cœur. Les poissons crèvent d'un hameçon et d'une gourmandise. Les hommes, pareil. Quand ils savent, c'est trop tard. Il y avait le bébé sur la chaise haute qui braillait sans doute à cause des miettes et du lait. Y'avait-il une chaise de libre ? Il a dû s'asseoir s'il ne s'est pas écroulé. Ses habits sentaient la vase et les poissons. Il n'y aurait plus de friture, plus jamais, seulement des steaks et frites, les dimanches. Après, ça ressemblait à avant, mais sans musique, sans couleurs : le brouillard toujours et si peu de mots. La boule là, à l'intérieur, lourde comme une pierre qu'on voudrait jeter à la rivière pour la regarder s'enfoncer lentement dans les herbes fluorescentes qui cachent les âmes des noyés. Un soir, un homme est venu avec une anguille, la mère l'a attachée dans l'évier et l'a dépouillée sans haine. Sa peau s'en est allée de la chair gigotante. Je l'ai regardée à peine désespérée. Il ne restait qu'un gout de vase et quelques miettes sur le bord de la table.

*Eliane JP*

C'était devant.  
Ça attendait.  
C'était là avant.  
C'était dedans.

Comme un soleil qui a éclaté. Qui en a mis partout,  
l'a fallut nettoyer.  
6 ans ça a pris. 6 années pleines.  
Que jeter ? Quoi garder ? Comment recommencer ?  
Par où passer ?  
Ravages/éclats/naissance.  
Un soleil qui éclate c'est un soleil qui par division se multiplie.  
800 soleils alors, 8000 peut-être en moi, plus petits, plus intenses,  
dispersés.

Un qui n'éblouit pas,  
un qui n'éclaire que là,  
un qui ose exister,  
un qui voudrait rêver  
un qui...

Des soleils en cascades, qui pleuvent et ruissellent, qui en mettent  
partout, qui dégoulinent et ramifient.  
Ronds, bleus, jaunes, brillants, argent, noirs, pétants, brulants,  
qu'en faire? Quoi faire ?  
Courir ou s'arrêter ? Pour les compter, et puis ...  
compter les morts en nous,  
les disparus,  
les revenants,  
les pas aimés.

Ce qui fait aïe, ce qui se tait,  
compter jusqu'à dormir, compter avant de mourir,  
et les aimer tous ces soleils qui éclaboussent, tous ces reflets, les  
frotter, les lustrer, les adopter, les regarder s'ébattre,  
les laisser respirer, leur dire OUI pour les entendre, oui, et surtout  
MERCI.

Ces soleils qui font soi,  
Et loi,  
qui osent le monde à rencontrer,  
qui savent exactement où faut poser les pieds,  
qui ne demandent pas,  
qui ne servent à rien parfois, sauf à n'être que soi.  
Et ça....

*Sylvie C*

**ATELIER  
AVEC  
PATRICK  
LAUPIN**

## Cupertino

**A envisager le ciel** ; son portrait le plus connu nous le montre généralement vide, hormis quelques petits vertébrés ovipares, et très loin, très haut, un primate dans son aérodyne à moteur. Ce vide n'est cependant pas incurable ; il existe un peuple d'anges dont certains plus attachés à l'époque et plus bruyants que d'autres : ces êtres qui voyagent dans le même azur, qui sont d'un même pays, instruits d'une même école, se manifestent et se mesurent au monde des hommes dans un grand désordre opératoire.

La lumière dense et chaude de l'enfance, pour avoir hanté mes années, ne me parvient qu'au moment où les dernières pièces du puzzle paraissent prêtes à s'emboîter, et c'est alors qu'au milieu de l'aimable désordre du ciel, trois nuages en chemin vers de nouvelles figures s'écartent pour livrer passage à l'éclair bourdonnant d'un hélicoptère. J'éprouve aussitôt un picotement dans les reins ; une chaleur s'élevant des tempes à la racine des cheveux ; la perception sensible (quoique sans objet) d'un bras entourant mon dos suivi d'une fugitive et amicale pression sur l'épaule, aussi un léger ébranlement des chevilles épousant le bruit saccadé des turbines.

Pour comprendre ce phénomène excentrique, il est bon de savoir que, Cupertino, mon ange gardien, s'était radicalement affranchi des appendices emplumés que les êtres spirituels partagent avec les oiseaux pour choisir et adopter l'hélicoptère (un vrai giravion, quoique divinement trafiqué), et ce, dès la fin des hostilités mondiales, en plein cœur de ma petite enfance.

Bien avant de le nommer, et toujours avant que je l'eusse deviné, je fus sous son regard en tous lieux.

C'est vers quinze ans, que j'ai appris (grâce à Cendrars) la promotion de Saint Joseph de Cupertino comme patron des aviateurs : l'histoire raconte que le 4 Octobre 1630, alors qu'il était en train d'assister à une procession en l'honneur de Saint François d'Assise, Cupertino se serait élevé dans le ciel à la verticale pour rester flotter un moment au dessus de la foule. Ses « vols » ; attestés par le Pape Grégoire VIII, continuèrent tout au long de sa vie jusqu'à sa mort en 1663.

Enfant, il me suffisait d'écarter les rideaux de la cuisine ou de lever brusquement la tête pour apercevoir mon ange aviateur à mi-ciel, agitant vivement la main derrière la vitre de sa cabine : désirant par là, soit gentiment se manifester, soit me désigner impérieusement du doigt un danger à éviter (la mauvaise rencontre sur le chemin de l'école) : un chien de dealer, un taureau gracié errant, un racketeur en herbe et son grand cousin, jusqu'à un modeste trou dans la chaussée (dans son creux pourrait se nicher une myriade de cavités : des profondeurs toutes prêtes à se déployer bien que confinées dans le vide menu d'une lézarde :

**ATELIER  
AVEC  
PATRICK  
LAUPIN**

*Quelque part dans le  
monde tourne l'hélice  
invisible des phrases...*

**Ravins**  
*la rumeur libre éditions*



la perspective de chuter sans fin est l'une de mes hantises), un obstacle quel qu'il fût, voire une simple peau de banane que j'avais pourtant vue. Sa bienveillante protection tenait compte de cet obscur tropisme qui m'incline à me livrer sans la moindre esquivance au cours naturel des choses ; puisque cela est sur mon chemin : c'est que je devais le rencontrer, si mon pas me conduit à poser le pied à cet endroit : je n'ai pas à me dérober.

Des années de cure n'ont fait qu'aggraver ma conduite fataliste. Alors que le moindre féticheur vous délivre sur le champ du diable et de ses légions, ces malheureux psychanalystes n'ont que le pouvoir de donner de la vigueur à l'inguérissable.

Mon ange gardien, lui, s'est gardé de toute thérapie visant à me détourner de cette résignation intraitable, c'est pourquoi il s'employait à faire de minuscules miracles afin de m'éviter : le chien, le taureau, le cousin, le trou, la peau de banane et plus tard les obstacles sans nombre qui prétendent limiter plus encore votre fragile existence.

On sait que nos vieux amis d'enfance, les Gaulois, ne craignaient rien tant que le ciel leur tombât sur la tête, moi : c'est tout le contraire. (Dali lui-même se définissait ainsi : *Moi, c'est tout le contraire*. Nous nous ressemblons par ce seul trait, ce qui n'est déjà pas si mal, lui qui disait par ailleurs : *Entre un éléphant et une mouche, on peut trouver une certaine ressemblance, mais entre vous et moi ?*).

Ainsi que tous les enfants, j'avais cette pulsion exploratrice vis-à-vis de la terre. Je ne cessais de creuser des trous, des trous jusqu'à y disparaître sachant que mon ange aviateur ne manquerait pas de me balancer une échelle de corde. Un jour, ayant creusé un trou rectangulaire sensiblement à ma taille, je décidais de m'y allonger. Aussitôt il me sembla que mon dos ne reposait plus que sur la mince paroi friable du plafond d'une immense caverne. Je n'osais plus bouger craignant que la pression de mon poids ne m'y fasse chuter. D'en haut, Cupertino me fit alors de grands signes du genre lève-toi et je me sentis comme Lazare quittant sa tombe, les pieds et les mains encore liés par l'effroi.

Cette angoisse ne m'empêcha pas de concevoir le projet de creuser un conduit vertical qui m'aurait mené à l'opposé de mon point de départ, c'est-à-dire à l'autre bout de la terre, je ne savais précisément où ; toute géographie du globe m'était inconnue. Une question vint rapidement m'obséder : ayant creusé notre planète de part en part, n'allais-je pas ressortir en toute logique de l'autre côté par les pieds et ainsi tomber dans le ciel, aspiré par l'espace. Tomber et continuer de tomber pour toujours.

Nous savons que naître c'est déjà commencer fidèlement à mourir, à côtoyer ce vide aspirant dont nous ne sommes que l'ombre vivante. Aujourd'hui, mon ange gardien a quitté le grand espace stellaire pour celui borné par ma chair. Il navigue dans mes artères avec son aéronef fantôme dont il m'arrive de sentir les hélices me labourer le cœur, mais je me demande si Cupertino n'a pas perdu un peu de son zèle à me secourir,

particulièrement lorsque les trous de mémoire se sont mis à se multiplier, s'agrandir, se creuser, jusqu'à ce que les mots les plus essentiels n'y tombent pour ne plus refaire surface que longtemps après, et bientôt : *never more*. J'ai pensé : « Vois-tu Cupertino, je te pardonne : de ces trous mentaux, tu ne peux pas me sauver ».

Il est notoire que certains parviennent à conserver la pleine capacité de leur esprit jusqu'à leur dernier jour, et pour moi un des exemples fameux est celui de Dali. C'était en 1989, je crois ; une foule de journalistes cernait Figueras, la télé était dans le couloir de l'hôpital, à deux pas de la chambre de Dali qu'on disait mourant. Brusquement on le voit surgir, poussé par une infirmière sur une chaise roulante : tremblant, décharné, livide, une perfusion dans le nez. A l'instant où il réalise la présence de l'équipe de télévision, il se redresse et déclare de sa voix inimitable : cette mastication ostentatoire de chaque mot : « Un-génie-ne-meurt-jamais !! »

Sublime Véronique d'un moribond toréant le vide, jamais rassasié de planter ses banderilles dans la chair dodue des *cocus du vieil art moderne*.

Si l'on s'écarte du parcours de ces grands extravagants, la vie est essentiellement monotone dans son désordre, et l'on s'y perd en paroles confuses et songes imprécis. Toutefois, certains, moins « géniaux », plus discrets, nous offrent d'autres exemples, pas moins dignes d'enrichir nos mémoires. Je me souviens d'un homme, qui lui, s'est esquivé sans caméras : Maurice Vergely. Un profond regard bleu, une calvitie avec un front sans bords qui lui ôtait tout âge, une parole profuse et précise. D'une manière sporadique il venait participer à d'autres ateliers d'écriture que le sien, pour le plaisir ou pour s'éprouver. Ce jour là, un souvenir d'enfance lui avait intimé d'écarter sa belle écriture baroque, venue sans qu'il la cherche, tombée il ne savait d'où, effrayante un moment, puis devenue jouissive : comment lui et ses petits camarades allaient par les voies ferrées toréer les trains, une jambe calée contre le rail, le chiffon rouge tendu à bout de bras par une torsion de tout le corps : défiant les locomotives ; cent fois plus massives, plus rapides, plus mortelles qu'aucun taureau ; leur sirène d'alarme beuglant comme mille vaches dès l'enfant-matador aperçu. Savoir que l'esquive finale nécessite un périlleux arrachement du tronc vers l'arrière pour éviter que la muraille de fer ne vous aspire contre son flanc.

A entendre Maurice, ce n'était là que de minces titres de noblesse pour des enfants dont la farouche germination des rêves exigeait un constant renchérissement dans les défis et les périls.

Depuis, les temps ont arasé les rêves et fait pivoter la force : rois sont devenus et l'argent et l'enfant.

Décembre.

Noël s'avance avec son cortège de sapins morts, de polichinelles et de Dark-Vador, d'oies martyrisées et de bûches industrielles. Cherchant un cadeau pour mes petits enfants, j'ai découvert dans les rayons de la FNAC un petit hélicoptère dénommé *Sky Magic* : deux hélices, fuselage

et empennage rouge, vitres de cabine en miroir, technologie infrarouge, effets lumineux, émetteur rechargeable capable de contrôler 3 appareils, et sans doute combien d'autres fonctions à découvrir par l'usage. Malheureusement le mode d'emploi insiste sur sa nature irréductible de jouet d'intérieur : le grand espace ne saurait donc lui convenir, peut-être qu'il y disparaîtrait, aspiré par le vide, tombant et continuant de tomber pour toujours.

Contrairement à une assertion célèbre (encore Dali) : l'irrationnel n'a jamais eu à se conquérir. Il innerve toute la pensée jusque dans sa prétention à la cohérence. La production verbale, tant orale qu'écrite, déborde de démonstrations de l'indémontrable, de visions de l'invisible et de délires systématisés. Ce qui seul échappe à ce vertige : c'est l'irrationnel lorsqu'il se manifeste en phénomène pur, c'est-à-dire ne relevant *que* de l'irrationnel.

Exemple : il m'arrive de temps à autre d'être si totalement attentif et si plein de ferveur dans ma lecture, qu'une phrase, ou même un tronçon de phrase vient à m'apparaître, si lumineux, si profond, si remarquable, que je sens une poussée s'exercer du fond de ma chaise et me soulever jusqu'à ce que mes genoux cognent le bord de la table, et, souvent, un flux de conjectures me grise jusqu'à m'exonérer de tout obstacle ; je connais alors cette joie indicible de m'élever doucement à la verticale, en une sustentation parfaite : joie de contempler les choses d'un point de vue sans égal parce que la distance avec le monde prend un tour qui ne peut s'évaluer, se quantifier, donner prise à aucun principe.

Une question demeure : comment, dans le cas d'une ascension soudaine, renouer sans dommage avec ce lien (somme toute profond), qui nous attache au sol ?

De l'autre côté de la vitre, le ciel, qui n'a jamais cessé d'inviter les hommes à s'élever au dessus des contingences du monde, ne manque pas de plonger son regard bienveillant sur mes timides « lévitations », comme si, bien que sans grand mérite spirituel, j'étais de la graine de Cupertino.

Là-haut, l'hélicoptère qui tout à l'heure m'a si singulièrement ému n'est plus qu'un point équivoque, et, rentrant par le vieux Cours Jean Jaurès qui a connu les pas de Borgès, je me laisse aspirer doucement, tant le lointain est bleu, par la perspective atmosphérique du long boulevard rectiligne.

*Jacques P*

« Je me suis trouvée fort dépourvue,  
Quand le moment de solitude fut venu,  
Et, quand après de savantes explications  
D'écrire sur les commencements il fut question.  
Que dire, qu'écrire en si peu de temps  
Sur un sujet aussi important ?  
« Le bois qui devient violon », c'est ça l'idée,  
« Mais au commencement était le verbe », également.  
L'idée me laisse pour l'instant désappointée,  
Car ensuite, après le verbe, il faut un complément  
Et je n'ai rien trouvé à ajouter, pour le moment »

*Hélène G*

**ATELIER  
AVEC  
ROGER  
DEXTRE**

*Le commencement  
Les commencements ...*

**Le commencement, là, maintenant.** Pas celui que je redoutais, comme je redoute, chaque année, ce temps suspendu du mois d'août, quand l'air déjà me bascule vers la fin de l'été. Que j'hiberne, oui, recroquevillé dans mes angoisses à la seule idée de tous ces bruits qui m'entourent quand-même et qui me signifient que toutes les vies redémarrent par obligation le lundi 2 septembre. Mais cela, c'est le « commencement » des autres : ce n'est pas le mien ! Je n'en veux pas de ce commencement-là !

Mais comment rompre le piège enfermant de l'angoisse ? Comment casser l'isolement et accepter ce qui vient ?

Quelque chose s'est mis en marche simplement. En répondant oui sans réfléchir mais avec une joie « délivrante » à l'invitation de venir ici.

*Louis L*

Ça balance ! *Ça s'élançe ! Ça commence !*  
L'enfoui se réjouit !  
Le disparu exulte !  
Les mots chantent, la musique parle  
La sonate luit, la clarté s'embrume  
Dans un éclat de rire jaune d'or  
S'ouvre la boîte de Pandore  
Et par un miracle inouï  
Le caché-ficelé s'anime...  
Il fallait oser le dehors  
La lumière et le sonore.  
Les cris murmurés, le fracas des silences  
Tous ces bruits sans pitié se mettent alors en route  
Vers la mélodie...

*Isabelle S*

**ATELIER  
AVEC  
ROGER  
DEXTRE**

## **J zéro**

C'était une idée puis des sensations et des rêves. Cela m'arriverait donc à moi aussi !

Le corps plombé par le sommeil.

Des vagues dans le ventre.

Un nageur qui m'impose son rythme.

Je ne suis plus moi. Mon corps prend le pouvoir, il fabrique tranquillement de la vie ... et je n'ai rien à faire qu'à le laisser faire.

Et puis c'est le moment, plus rien ne peut l'arrêter, mon corps lui obéit.

Une force et des sensations, jamais éprouvées, vieilles comme l'humanité et il est là.

Sur sa fiche à la maternité il y écrit

Pablo : 20 juillet 1990 :

■ j zéro ■

*Nadine A*

Le rendez-vous était honoré au bout des rails, bientôt viendrait l'instant où le train apparaîtrait sur le quai, où les quelques personnes en attente ouvriraient les portes et montraient dans les wagons. En route vers un autre lieu, une autre vie, loin de celle qu'on allait indubitablement abandonner. Me voilà seul sur le quai, envahi par le silence qui reprend sa place après les mugissement de rouille et de métal. On est après, comme à l'instant qui précède l'arrivée du train, mais juste après son départ, abandonné et seul. Le regard arrêté sur quelques plantes sauvages qui ont trouvé la vie malgré tout dans la brèche des quais. Je prends la décision de m'en aller, revenir en arrière sur mes pas jusqu'à la voiture. Me voilà en sécurité, confiné dans un habitacle réduit et familier, en route vers une destination opposée à celle du train, pour retourner d'où je viens, me demandant si je fais le bon choix. Il en va d'un imprévu qui se grefferait à mon itinéraire, comme un arrêt dans une station service, ou l'empreint d'une route subsidiaire pour mettre un terme à cet état de vacuité. Après l'abandon, une extrême solitude. Il me faudrait peut-être stopper ma route, voir enfin comme une échappatoire, aller visiter les grottes de l'intime sans bien savoir ce que je serais venu chercher et ce qui m'attendrait.

L'éclairage électrique à la main, me voilà dans les boyaux de galeries complètement noires. Il faut que je regarde mes pieds pour ne pas me vautrer sur le sol et j'ai l'impression de ne pas être tout à fait disponible à l'exploration des parois, cavités, blocs de pierre de cet espace naturel incommensurable et inédit à mes yeux. Je m'efforce de suivre un groupe tant bien que mal mais je ne comprends pas cette course toujours plus loin vers les galeries plus profondes, alors que déjà s'offre à moi un univers singulier et inquiétant. Au terme d'une longue marche, arrivé au salon noir, j'éteins ma lampe comme il est d'usage. Me voilà plongé dans l'obscurité totale, immensité d'une cave noire et silencieuse. Pour un instant, je découvre une autre dimension au silence, jusqu'à ce que je me mette à chanter une mélodie bulgare qui me remonte de je ne sais où. Ma voix est claire, elle sait où elle va, à l'opposé de mon corps statufié par l'obscurité. Elle remplit l'espace pour lui donner une dimension d'homme et tisser des liens invisibles avec les traces d'humanité.

Je rallume ma lampe électrique. Les ombres légères qui envahissent l'espace ne sont pas la mort.

*Gilles J*

**ATELIER  
AVEC  
JULIE  
VILLENEUVE**



Le silence...qui gît à l'intérieur et sur lequel tout nage et se meut.  
Hôte et hébergeant.

Comme l'illimité, tout l'habite/ il habite le tout.

Abri, coquille vide, pleine, cri, mouvement, passage, espace, danse, silence.

Qui s'y lance s'y perd, qui s'y lance s'y trouve.

Choix il y a-t-il à se taire ou à dire ?

Puisque le silence agit, la parole peut taire, ou trahir,  
ne pas dire exactement, travestir ce qui voudrait  
se donner vrai.

Deux dons : il a fait don de silence, elle a le don de la parole...

Qui croire ?

Donner/recevoir,

Tout respire, se crée, et la transformation s'élance...

Après l'amour ? Silence...

Qui nous attends après la vie ? Le grand silence on dit...

Que reste t'il de l'homme après sa vie ? Son éternel silence.

Tout ce qui ne fût ou ne pût être dit est reparti.

Englouti.

Le pas-dit attendra autre vie, qui viendra, juste pour ça, et qui libérera...la joie.

Ça fait mal le silence-absence-,

Ça fait bon le silence-présence-,

Ça fait BOUM,

Et puis 'OH' !

Est-ce le contrario du bruit,

l'inverse des paroles,

le rien qui vide,

remplit?

Fuite ou nécessité ?

**ATELIER  
AVEC  
VIRGINIE  
LOU-NONY**

*Le silence,  
les silences ...*

Et l'écriture alors, Virginie, c'est le dire sans bruit ce qui bruit au-  
dedans ?

Juste un glissement de graphite, qui se fixe sur les fibres blanchies  
du bois,

un crissement de feuille, un clapotis de doigts sur le clavier tu  
crois ?

Tout naît du vide et se nourrit du temps.

Lourd ce qui se tait.

Lourd ce qui se dit parfois, et qui silence après.

Alors comment s'en emparer ?

Du bas à gauche de mon corps où je le sens s'ébattre, grainer, raci-  
ner, ramifier,

il tente parfois de sortir, mais il y a toujours un mot ou deux qui  
s'engouffrent au passage sur la vague qu'il crée,

qui s'agrippent à son cou, et sortent par ma bouche.

Alors, avec respect, avec douceur, comme une mère le ferait avec  
son nouveau-né, il les entoure et s'enroule autour d'eux.

Union des opposés.

Un mot-un silence-un autre mot...

Ainsi depuis longtemps, la chaîne infinie se crée.

Ainsi cela est.

Sans doute parce que c'est là, posé entre les mots, qu'il est le plus  
parlant...

*Sylvie C*

## Silence

C'est en marchant, seule, sur les chemins que le silence m'accompagne le mieux. Une sensation apaisante ou vertigineuse. Pas à pas, fondue dans un paysage qui prend corps au risque de mon regard, je suis intimement présente à ce qui est, exactement, là où je suis, là où je me sens être ... « L'instant présent ... sinon rien ... ». S'ouvre dans le rythme de la marche, chacun de mes sens. Dans une vigilance extrême, saisir la richesse de cet espace intérieur. Lui aussi vient s'agrandir, étirer la ligne d'horizon...

Un silence bruissant, léger, assourdissant vient envelopper cette avancée, scandée par ma propre respiration. L'affronter parfois quand de sauvages pensées viennent altérer la courbe des collines. Le redouter. Mais aussi, se laisser prendre dans l'infini de son chant, bercée dans la tendresse de la houle. Le vent habille le silence, lui offre formes et couleurs...

Je marche en plénitude accordée, aussi... J'apprivoise ce silence qui m'entoure, le laisse venir, l'accueille, m'en emplit, m'en nourrit. Recherché, il me rend disponible et autorise tous mes vagabondages. Le chemin à parcourir n'est jamais assez long pour développer ce qui a germé au jour le jour, dans les secousses du froid ou les caresses de la lumière...

Ce silence-là me porte haut et loin. Il n'est pas celui qui blesse ou qui enferme. Il inspire des déplacements dans ces terres de solitude, arides, exemptes d'agitation humaine. Fondateur. Habité. Nécessaire scansion de ma vie ...

Dans le silence, se taire ... Vibrer et écouter l'infime poussière du temps ... déjà envolée ...

*Agnès M*

**ATELIER  
AVEC  
VIRGINIE  
LOU-NONY**

## Souvenirs, souvenirs ...

Souvenirs, souvenirs ... Vous arrivez vers moi avec lenteur, en flux diffus, effet de surprise. Vous venez prendre une place que je ne vous ai pas donnée. Imposés, je ne peux vous rejeter. Vous choisissez votre niche, creusez l'espace où vous étendre pour occuper ce lieu déjà familier. Vous bousculez ce qui empêche votre déploiement. Vous craignez de vous mélanger ou, écrasés, d'être oubliés. Vous écartez les gênants. Vous repoussez les frontières qui vous collent aux autres pour vous répandre à votre aise. De l'air, de l'air, disent certains.

Souvenirs, souvenirs ... Vous arrivez en foule compacte, dense. Lourds à porter, vous forcez le chemin qui ne vous est pas proposé... En rangs serrés ou en ordre dispersé, d'où venez-vous ? A quel temps appartenez-vous ? Qui vous a tenus si longtemps en laisse pour que vous vous échappiez soudain de ce magma informe, à chercher en apnée la sortie de ces labyrinthes, sans prévenir ?

Souvenirs, souvenirs ... Qu'en est-il du sort à vous réserver ? Vous renvoyer à vos états antérieurs, nébuleux ? Poursuivre l'œuvre noire jusqu'à la dissolution ? Refuser votre insidieuse et douloureuse présence ? Vous aider à forer les silences pétrifiés pour une remontée vers la lumière ? Accepter ce qui sourd, ténu, débarrassé de ses gangues, de ses artifices ?

Faudrait-il, alors, sur cette mémoire en feu, laisser tomber la goutte d'eau, agissante, miraculeuse ? Apaisement.

Souvenirs, souvenirs ... Je vous attends. Simplement. Entrez ! Faites comme chez vous !

*Agnès M*